

Stratégie de la termitière

Le bon prof. Essais sur l'éducation de David Solway. Traduit de l'anglais par Yolande Amzallag, Christine Ayoub et Emmy Bos, Bellarmin, 285 p.

Jean-François Bourgeault

Numéro 229, novembre–décembre 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62053ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bourgeault, J.-F. (2009). Compte rendu de [Stratégie de la termitière / *Le bon prof. Essais sur l'éducation* de David Solway. Traduit de l'anglais par Yolande Amzallag, Christine Ayoub et Emmy Bos, Bellarmin, 285 p.] *Spirale*, (229), 41–42.

exercices ne sont donc pas seulement à lire, comme nous dit l'auteur, ils s'adressent aussi à ceux qui doivent les faire. Il appartient par conséquent à l'écrivain de les amorcer pour lui-même en invitant le lecteur à le suivre pour déplier une démarche, et proposer des manières de faire qui sont aussi des manières de comprendre.

Au milieu de cette corrida, comment ne pas penser aux rapports qui s'ouvrent au cœur du livre entre soi-même et la bête, entre le sujet et l'espace de la lutte où l'on s'engage comme au-devant de la mort? « Folie du torero qui voudrait affronter l'Ombre sans le soutien des spectateurs. Sans ce partage de lumière, l'Ombre l'aura dévoré. Folie d'engager une corrida la nuit. Folie d'envisager la Bête dans la solitude de notre esprit. » Car choisir d'affronter la mort, l'excès, l'ironie, la naïveté, la solitude ou le désert signifie avant tout aller au-devant, s'exposer soi-même à la lutte : il faut passer par le labyrinthe des exercices où la bête sommeille en son centre. Or, loin de proposer des scènes d'autofiction, comme on dit aujourd'hui, il s'agit de tenir le pari que l'écriture nous conduit vers ce point de vérité où l'écrivain apprend à reconnaître la souffrance qui le fait écrire. « L'écrivain parvient à se détourner de la

difficulté d'exister dans un commentaire sur la difficulté d'écrire. Certes, le simple fait d'écrire ne peut manquer, chaque fois, de mettre à jour cette difficulté d'être, de l'exalter et de l'exacerber. L'écriture est remède pour une souffrance qui était déjà là, qui devenait poison sous la peau. Cette souffrance, sans laquelle nous ne serions pas des êtres entiers, nous fait toujours rechercher le moyen d'être hors de nous-mêmes pour nous accompagner plus sûrement. »

Dans cette *Corrida pour soi seul*, dont l'image suffit à nous laisser imaginer tous les jeux de miroir et de renversement, où les « mouvements de l'être », pour reprendre les mots de Michaël La Chance, sont multipliés à l'infini, « être l'animal et aussi l'arène », c'est être autant l'objet de la lutte que le lieu où elle se joue. Mais cela revient aussi à pointer le négatif de la première et dernière posture qui est celle du torero, devenu l'ombre de lui-même. « Nous pouvons nous exercer ainsi, jouer une corrida pour soi seul, imaginer des jeux de cape devant l'Ombre. Déplacer notre désarroi en de nouvelles régions de soi. » La bête, ou « l'Ombre », est bien ce qui nous blesse, nous encorne et nous déchire dans nos luttes les plus

quotidiennes et les plus immémoriales, mais elle est aussi, en nous déchirant, celle qui nous tend le miroir déformant d'un « moi » démultiplié. Cette corrida nous invite par conséquent à un duel entre soi-même — dont l'existence n'est jamais qu'approximative en raison des détours imaginaires où l'on s'engage — et l'emprise du miroir où le sujet se reconnaît et ne se reconnaît pas. Où il s' imagine autre pour mieux se savoir lui-même, et où, se sachant lui-même, il se retrouve autre qu'il n'était déjà. C'est que les exercices pratiquent la distance entre le sujet et les fictions qui le hantent, quand l'écrivain s'exerce à la distanciation et au décentrement pour mieux se donner le sens du recentrement final. « Le recentrement est un exercice difficile, je dois abandonner la nuit peuplée de chandeliers flottants, pour revenir à la pénombre d'un conciliabule. Car le je dont je me fais compagnie est sans ancrage. » L'écriture est elle-même cet « ultime exercice de recentrement », mais c'est toujours à condition qu'écrire nous livre à cette altération de soi, où le sujet rêve à lui-même sur la trame ténue des scènes qu'il imagine. Dans l'arène de la fiction, toute réelle prise de parole n'est peut-être jamais que la rencontre de cette altérité enfouie. ☺

ESSAI

« La moitié des guerres de ce monde sont des guerres de mots », écrivait Montaigne. Celle que se livrent actuellement les professeurs collégiaux de la « formation générale » — étrange oxymore — et les experts pédagogocrates du ministère de l'Éducation, du Sport et du Loisir (Breton aurait aimé la rencontre sur cette machine à coudre de Kant et du karaoké) pourrait prendre la forme à peine stylisée d'une invasion de termites, silencieuse, opiniâtre, implacable, menée à coup de reformulations stratégiques dont chaque attaque ronge un peu plus profondément les fondations d'une demeure commune. Une fois parvenue à cet état de fragilisation extrême où les insectes ont converti les madriers en agrégats de brindilles, c'est bien connu, la maison s'effondre, même si rien au dehors ne laisser présager sa chute. Le modèle bureaucratique de la termitière aujourd'hui en vigueur au Québec emprunte à ce travail de l'ombre l'essentiel de sa sagesse pragmatique. Plutôt que d'attaquer de front une forteresse inébranlable — la proposition explicite faite il y a quelques années d'abolir la forme actuelle des cégeps avait été accueillie, en apparence, par une volée de bois vert —, mieux vaut progresser par une infinité de victoires millimétriques, pas à pas, mot à mot, phrase à phrase, jusqu'à ce qu'une institution ait atteint l'état de désubstantialisation nécessaire pour en faire un château de cartes à la merci du moindre souffle. Autrement dit, plutôt que d'imposer d'un seul tenant, ouvertement, sans fard, ce dont rêvent les réformateurs professionnels depuis quelques années — méta-

Stratégie de la termitière

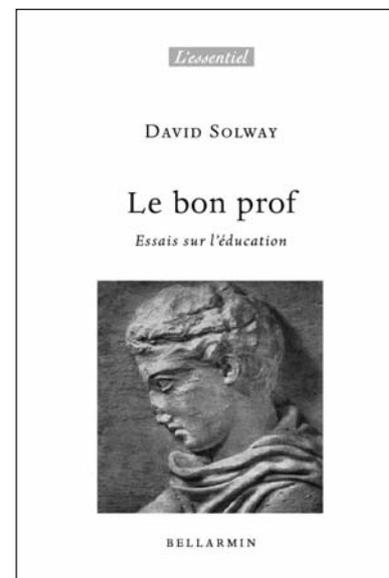
PAR JEAN-FRANÇOIS BOURGEOULT

LE BON PROF. ESSAIS SUR L'ÉDUCATION de David Solway

Traduit de l'anglais par Yolande Amzallag, Christine Ayoub et Emmy Bos, Bellarmin, 285 p.

morphose des cours de littérature en cours de français de rattrapage, noyautage des cours de philosophie par le programme de thérapie sociale d'une « éthique appliquée », voire, pour les plus ambitieux, disparition complète de la « formation générale » —, mieux vaut concentrer tous ses efforts dans la propagation d'une épidémie de technicismes dont chacun aura à atteindre le statut de normalité.

Faire oublier le litige qu'il a suscité, passer du règne de l'inconcevable à celui de l'évidence est sans doute l'état ultime du processus que doit atteindre un mot dans la perspective souterraine d'une invasion phraséologique (éclatant exemple de cette assimilation terminologique, ou de cette conquête par l'invisible : la sociologie littéraire ne s'est jamais si bien portée, au Québec, qu'à partir du moment où les coups de force que représentaient à l'origine les concepts de « champ littéraire »,



« production restreinte », « posture », « institution », « discours » et autres prototypes controversés sont devenus une monnaie d'échange que même les plus modérés des universitaires utilisent sans trop y penser dans les colloques et les demandes de subvention). La disparition d'une institution est une manchette; la métamorphose virale d'un des termes qui la préservent comme institution est, elle, un détail, une peccadille, un accident, dont le moindre mérite opérationnel n'est pas d'échapper au radar médiatique de l'alerte et dont on ne manquerait pas de minimiser la portée, de toute façon, si d'aventure ce travail *undercover* de reformulation subtile en venait à être interrogé. En un mot : l'immense avantage de la termitière est de ne jamais créer d'affaires publiques.

À cet égard, *Le bon prof* de David Solway ne saurait sans doute être lu qu'en guise d'écrit stratégique fondamental pour les années à venir. Soyons plus précis : quiconque embrasse le « *cryptolecte implacable* » (« *compétences intégratives et transversales* », « *résultats cibles* », « *analyse de portfolio* », « *régulation de l'apprentissage* », « *évaluation non instrumentée* ») sur lequel s'est fondée la dernière en date de nos réformes scolaires sans avoir l'envie immédiate de se convertir en satiriste pourra sans doute s'en épargner la lecture. À l'inverse, quiconque considère qu'une résistance à cette infestation technocratique de l'intellect figure au premier rang des enjeux de l'éducation dans un avenir rapproché pourra trouver dans ces pages un traité des anticorps disponibles en temps de guerre. Rien dans ces essais ne vient adoucir la réputation sulfureuse de Solway comme praticien du dissensus — voire de l'accusation radicale — ou atténuer l'impression qu'il considère l'opprobre comme preuve d'existence singulière. Sans ennemis, réels ou non, on sent d'ailleurs qu'il risquerait de s'affaisser, de retomber dans le royaume de l'ambiguïté et des nuances, autrement dit des intensités faibles dont l'excès de tiédeur ne permet pas d'accéder au mélange de prosélytisme et d'imprécation qui donne à sa prose son élégante robustesse. À l'égard des pédagogues réformateurs de la haute administration, « *barbares raffinés* » constituant une « *oligarchie vivant en grande partie pour elle-même* », la distance est ici telle que l'antique masque de l'intellectuel comme *consigliere* du pouvoir sombrerait dans la caricature anachronique. Si les premiers essais du *Bon prof* (écrits de 1980 à 2000) argumentent vigoureusement sur le modèle libéral de la discussion de bonne foi avec les autorités, les derniers (de 2000 à aujourd'hui) abandonnent à cet égard toute volonté de conciliation, ultimes témoignages d'un professeur de collègue qui a « *fui le Titanic* » avant qu'il ne fasse naufrage.

Que s'est-il passé durant ces quelques vingt-cinq années? La dramaturgie élaborée par Solway laisse flotter le spectre d'une mutation génétique à l'œuvre chez tous les acteurs du monde de l'éducation : « *dévaluation de la fonction de l'enseignant, réduite à celle de mercenaire départemental, sinon de gestionnaire chargé de calibrer les étudiants*

pour les besoins d'un marché du travail impitoyable »; professionnalisation précoce d'étudiants convertis en autant de « *clients* », lesquels se démarquent par « *un scepticisme de plus en plus courant à l'égard des études littéraires et philosophiques* »; enfin, accroissement du pouvoir accordé aux administrateurs de multiplier les situations d'ingérence, les procédures de contrôle (la plupart du temps sous le déguisement factice des évaluations « *formatives* »), en plus de noyer la paperasse bureaucratique dans une mer de « *cryptolectes* » aussi ubuesques que proliférants¹. Au terme de cette pièce, équivalent esthétique d'une pensée de l'histoire comme processus dont Solway n'est

... quiconque considère qu'une résistance à cette infestation technocratique de l'intellect figure au premier rang des enjeux de l'éducation dans un avenir rapproché pourra trouver dans ces pages un traité des anticorps disponibles en temps de guerre.

jamais loin, le dénouement laisse entrevoir ce qui est sorti du règne des utopies catastrophistes pour entrer de plain-pied dans celui des probabilités rationnelles à moyen terme : l'absorption des derniers vestiges de l'éducation — universelle et « inutile » par définition — par le Moloch social de la « formation », l'assimilation par l'hydre des nécessités pratiques d'un monde naguère créé à la gloire de la pensée désintéressée, autrement dit l'annexion par le paradigme de l'économie de toutes les sphères que nos académies du savoir ont à gérer. Si les apôtres ministériels de l'adaptation exercent une telle pression sur les cours de littérature et de philosophie au collégial, c'est d'abord en raison du corpus d'œuvres inactuelles auquel ceux-ci demeurent attachés. C'est lui qui se met en travers d'un enseignement du français comme optimisateur de performances sociales (savoir écrire sans fautes et sans imagination serait un atout dans la concurrence du marché) et qui contrarie cette variante de la gestion d'entreprise que l'on appelle « *éthique appliquée* », toutes tendances qui ne sauraient absoudre un savoir qu'en fonction de sa capacité à être « *approprié* » comme un logiciel multidimensionnel par le disque dur d'un futur travailleur. C'est lui, en conséquence, qui disparaîtra le premier de ces cours lorsqu'on les aura fait sombrer, avec volupté, dans un présent sans alternative, où ils auront désormais la fonction morphologique de maximiser la malléabilité d'un citoyen programmé pour s'adapter sans souffrance aux situations nouvelles (quant à savoir leur résister, c'est une autre histoire).

Que faire? On ne pourra reprocher à Solway un manque de clarté dans le règne des posologies radicales : « *Ce n'est pas avec la répartition des fonctions cognitives qu'il faut compter pour renouveler l'environnement éducatif, mais bien avec la redistribution des ressources financières, qui devrait se traduire par la diminution des administrateurs et la*

réallocation des millions de dollars ainsi épargnés vers des classes plus petites, de meilleurs salaires pour les enseignants et une sabbatique pour tous les enseignants, quel que soit leur niveau dans la hiérarchie, pour qu'ils puissent poursuivre leur propre ressourcement. Rien d'autre ne finira par marcher, ni l'approche Paideia, ni l'école alternative, ni aucune réforme, peu importe l'esprit, généreux ou novateur, avec lequel elle est engagée. » Mais ce programme d'une liposuction bureaucratique figure dans les premiers essais, là où la caste réformatrice du ministère semble encore pouvoir fléchir sous le poids des coups d'arguments destinés à faire l'apparaître incongruité du poids qu'a acquis cet innombrable

Leviathan de procédures dans le réseau du savoir. Si le dernier essai en appelle, presque sans y croire, à la mobilisation d'une « *action concertée* », le masque définitif, opiniâtre, intraitable du « *bon prof* » ressemble à s'y méprendre au sort que réserve Kafka à l'héritier dans l'un de ses plus célèbres apologues. Un messager reçoit d'un roi mourant un secret inaudible qu'il a l'obsession de transmettre, coûte que coûte. Même lorsqu'il oublie le nom de celui qui devait le recevoir, même lorsqu'il perd le souvenir du secret lui-même ou de la raison pour laquelle il doit le confier, même, en somme, lorsqu'il ne lui reste plus pour justifier son acharnement que la certitude d'être en mission au sein d'un désert où plus personne n'exige de lui le maintien de cette vocation, il demeure fidèle au serment qu'il a prêté de porter le souffle de celui qui l'a envoyé. Ajoutons, en guise d'apostille pédagogique à cette fable — et de complément à cet extraordinaire essai de Solway — qu'il porte aussi celui de ceux qui le reçoivent, l'écoutent et le méditent. Tel il avance : mis en branle par un secret qui n'a pas encore été prononcé, héritier d'une pensée qui n'a pas encore eu lieu. ☹

1. Peter Sloterdijk remarque aussi dans *Le palais de cristal* le lien entre l'obsession contemporaine de la compression et l'hostilité des réformateurs à l'égard de la « *formation littéraire et artistique* » : « *Selon les modernisateurs, le monde devrait être fait de telle façon que toutes les situations admises puissent être formulées en Basic English — un principe qui a parfaitement fonctionné dans les aéroports et lors des réunions de conseils d'administration, pourquoi ne le ferait-il pas aussi pour les autres situations? Pour une raison apparentée — à cause de la résistance à la compression que manifestent les pratiques culturelles plus développées —, les planificateurs positivistes de l'éducation se scandalisent des sciences humaines en général et du concept de formation littéraire et artistique en particulier. Une chose leur paraît tout à fait claire : il faut des journées entières pour lire Faust. Une œuvre comme Guerre et paix retient le lecteur pendant plusieurs semaines et celui qui veut se familiariser avec les sonates pour piano de Beethoven et les quatuors à corde de Rihm doit y consacrer plusieurs mois.* »